

Providence

Ahmed Bouchikhi

Providence

Nouvelles noires

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2023
ISBN : 978-2-312-13582-3

Il n'est pas de roman noir qui ne mette spectaculairement en scène l'absence ou l'imprécision du tourmenteur.

Absence ostentatoire qui fait en quelque sorte basculer la question du mal dans l'imaginaire. Dans la mesure où le scélérat du roman noir en acquiert une toute-puissance cosmique qui met paradoxalement le mal à la portée de tous. Il est ici, il est là, il est dans l'air comme une redoutable énergie avec laquelle il va falloir se mesurer. Du même coup, le voilà rendu à l'état de nature, le voilà rendu à son innocence première.

Annie Le Brun,
Les châteaux de la subversion,

Providence

Virginie Leroux, la trentaine solitaire, attachée culturelle à l'ambassade de France à Nairobi, ne sait pas que le visiteur de cette nuit va bouleverser sa vie. Et la vie de bien d'autres.

Elle est sur le point d'ouvrir la porte du garage quand un bruit provient de derrière un jacaranda. Elle s'approche de l'arbre, le pas précautionneux. Un corps se blottit dans le creux du tronc. Il est blessé au bras. Elle lui tend la main. Il hésite un moment et la prend.

Elle désinfecte la plaie et la panse. Puis elle lui donne à manger. Il a quelque chose de fascinant qui a attiré son attention au premier regard. Ce n'est pas son corps jeune et robustement charpenté mais cette étrange lueur qui brille dans ses yeux. Trouble. Malheureuse. Depuis le départ de son ex, elle n'a pas connu quelqu'un d'autre. Il l'aidera peut-être à combler sa solitude, cet envoyé de la providence. Tiens ! Ça lui irait bien ça, Providence !

La relation entre Virginie et Providence se consolide peu à peu, puis elle se transforme en douce complicité. Elle lui achète une bicyclette et des vêtements et chaque dimanche elle l'emmène en promenade loin de l'agitation de la ville.

Providence n'aime pas que les hommes s'approchent trop d'elle. Un soir, elle invite des collègues à dîner, Sophie et Paul, son concubin - con, il en a bien l'air, Cubain, pas tout à fait. Il ne supporte pas ce bellâtre qui le regarde de haut avec l'assurance d'un buffle. Quand il fait la bise à Virginie en la prenant par la taille, il se jette sur lui et l'envoie au sol. Après cet incident, elle décide de ne plus recevoir d'hommes chez elle, surtout les employés de l'amb(r)assade de France.

Les propriétaires du MIMOSA, la villa à côté, rentrent après un long safari ; un couple américain que tout semble séparer, l'âge en particulier (il court sur ses soixante ans, elle flirte avec la quarantaine). Ils ont un énorme pitbull qui aboie sans cesse. Finies les grasses matinées et les siestes délicieuses. Finie la paix. Providence ne peut plus boire sa goulée d'air sur la terrasse maintenant. Chaque fois qu'il le voit, le monstre déclenche son boucan de tous les diables. Il n'en peut plus ! Il veut mettre définitivement un terme à ce supplice. Mais comment faire ? La boîte rouge avec une tête de mort ! Il a vu Virginie s'en servir dans la cave. Et il a vu le résultat.

Il prend des restes de poulet dans la poubelle, les mélange avec le contenu de la boîte et les enferme dans un sachet plastique. Ensuite il monte sur la terrasse, se hisse au sommet du mur et jette le sachet dans la direction du pitbull. Emporté par son élan, il perd l'équilibre et tombe, mais sa chute est

amortie par les branches d'un eucalyptus, puis par l'herbe grasse de la pelouse. Les aboiements du chien emplissent l'air. Paniqué, Providence saute sur le perron, se glisse dans l'entrebâillement de la porte et se pelotonne derrière un fauteuil. L'Américain sort. « Dracula ! *What the hell is going on here ?* » crie-t-il. Providence s'engage d'instinct dans un couloir qui débouche sur une vaste pièce aux allures lugubres. De nombreux trophées de chasse sont accrochés aux murs ainsi qu'une panoplie de fusils. Dans un coin à part, une panthère se tient sur une branche, pétrifiée dans une position d'attaque. Providence recule en sursaut et renverse un vase. Un peu plus loin, sur un buffet en hêtre, trône un sabre Katana. Il se prépare à le tirer de son fourreau quand l'Américain se manifeste en hurlant : « *What the hell !* » Il s'empare d'un fusil, mais il n'a pas le temps de le charger. La gorge béante, il s'affale tout d'une pièce sur le sol, tordu par les convulsions de l'agonie.

Sa femme signale le meurtre aux alentours de 14 heures. Deux inspecteurs sont chargés de mener l'enquête. Le premier, Joseph Mazika, est un vieux briscard de la criminelle. La soixantaine trébuchante. Veuf et sans enfants. Gros fumeur. Quand on lui demande son opinion pour élucider une affaire, il réplique invariablement : « Faut qu'on fasse ceci, faut qu'on fasse cela », ce qui lui vaut le sobriquet de *faut qu'on*. (Faucon désormais). Le deuxième inspecteur, nettement plus jeune, partant

moins expérimenté, s'appelle Victor Obada. Célibataire. Efficace au travail mais sans ambition. Pessimiste. Chaque fois qu'on sollicite son opinion pour tirer tel ou tel cas au clair, il dit : « Y a qu'à faire ceci, y a qu'à faire cela. » (Yaca donc.)

Sur leur chemin vers le MIMOSA, le Faucon et le Yaca sont arrêtés par un attroupement. Un tigre se trouve sur les lieux, leur dit-on. Il se serait échappé du zoo après l'incendie qui s'y est déclenché la veille. Les agents de la protection civile arrivent finalement à le neutraliser.

L'Américain est allongé à l'entrée de la salle des trophées, les mains crispées sur son arme. Le sang a poissé en profondeur un tapis beige et a tourné à cette couleur à mi-chemin entre le marron foncé et le noir si caractéristique du foie de volaille. Les agents de la PTS ne relèvent ni traces capillaires ni fibres, mais les empreintes digitales sont très nettes sur le sabre. Blanchies au cyanoacrylate, elles ressemblent à des traces de pattes de chat.

– John Smith ! dit le Faucon en examinant les papiers de la victime.

– L'assassin l'a descendu après s'être débarrassé de son clebs. C'est un meurtre prémédité. Y a qu'à...

– C'est un acte de vengeance.

– Qu'est-ce qui t'fait croire ça ?

– La Rolex, le portefeuille, la chevalière. Tout est là.

– La vengeance est une justice sauvage.

– C’est bien le cas de le dire. Va demander aux voisins s’ils ont vu ou entendu quelque chose. Je vais consulter la mémoire de son portable.

Le Faucon note les deux derniers numéros que John Smith a composés, le premier à 10 heures, le second à 10 h 30.

Le Yaca réapparaît un peu plus tard. A ses questions, tous les voisins, Virginie comprise, ont répondu qu’ils n’avaient rien remarqué à part le vacarme du chien.

Le rapport du légiste attribue les causes de la mort à une section des artères carotides. Les lividités cadavériques et la rigidité des muscles laissent supposer que le décès a eu lieu entre 11 h 30 et midi. Le rapport du vétérinaire, quant à lui, conclut à un empoisonnement à la mort aux rats. Côté empreintes, c’est la déception totale. Elles ne correspondent à aucun modèle figurant dans les bases de données de la police.

– Faut interroger M^{me} Smith, suggère le Yaca.

– Pas maintenant, lui réplique le Faucon. Occupons-nous d’abord des deux types que son mari a contactés.

L’un des numéros a été attribué à un certain Michael Okumu, qui exerce une profession libérale non spécifiée, l’autre à un dénommé Ayub Meja, notaire de son état.

Michael Okumu, un petit gros entre deux âges, reçoit le Faucon, la moue froissée. Les formalités expédiées, l'inspecteur va à l'essentiel :

– John Smith vous a téléphoné ce matin. C'était à quel propos ?

– Désolé ! Secret professionnel.

– Secret professionnel ? Comment ça ?

– C'est mon client...

– C'était.

– Pardon !

– Il a été assassiné.

Michael Okumu est de marbre, comme un palais vénitien.

– C'était un brave type, bredouille-t-il.

– Les morts sont tous de braves types, disait Brassens. Alors ?

– Bon ben, voilà !... Il m'a chargé de filer quelqu'un.

– C'est un travail de détective ça, et les détectives, pour autant que je sache, ça n'existe pas encore au Kenya.

– Oh que si ! Officieusement, s'entend. Mon rayon à moi, c'est les filatures discrètes, appuyées de photos et de vidéos. C'est tout.

– Et il vous a demandé de filer... ?

– Sa femme. Il la soupçonnait d'avoir une liaison. Et il n'avait pas tort.

– J’ai besoin d’une copie de vos preuves.

Le détective remet à l’inspecteur trois photos où l’on voit distinctement M^{me} Smith avec un grand brun qui fait penser à Rock Hudson dans *Man’s favorite sport*.

– C’est qui, ce tombeur ?

– Nick Thameur. Suisse, 44 ans, divorcé. Il dirige une entreprise de cosmétiques, mais ça fait un bon bout de temps qu’elle bat de l’aile.

– Adresse !

– Un instant !

– Dites donc, ça marche, le métier de détective ?

– Vous voulez dire : « Est-ce que ça rapporte ? » Disons que ça ne nourrit pas son homme. Vous savez, les cocus c’est mon pain quotidien, mais avec le relâchement des mœurs, les maris trompés s’en foutent carrément, et sans les cocus... Tenez !

Ayub Meja accueille le Yaca avec autant de plaisir qu’on accueille un impôt. Il lui offre un siège, un sourire pincé aux lèvres, et lâche *ex abrupto* :

– En quoi puis-je vous être utile, inspecteur ?

– C’est au sujet du coup de fil que vous a passé John Smith aujourd’hui.

– C’est triste ce qui lui est arrivé ! Hmmm ! Il y a six mois, il a fait son testament et a désigné sa femme comme légataire universelle. Mais il m’a annoncé ce matin qu’il voulait l’annuler.